

Marc Préjean : *Sexes et pouvoir : la construction sociale des corps et des émotions*

Catherine des Rivières-Pigeon

Volume 8, Number 1, 1995

Femmes, populations développement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057835ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057835ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

des Rivières-Pigeon, C. (1995). Review of [Marc Préjean : *Sexes et pouvoir : la construction sociale des corps et des émotions*]. *Recherches féministes*, 8(1), 204–207. <https://doi.org/10.7202/057835ar>

Marc Préjean : *Sexes et pouvoir : la construction sociale des corps et des émotions*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1994, 194 p.

Le sous-titre, tout comme l'ouvrage de Préjean, est à la fois surprenant et éclairant : *la construction sociale des corps et des émotions*. Comment nos corps et nos émotions, qui nous apparaissent tout ce qu'il y a de plus personnel, peuvent-ils être une construction sociale ? C'est ce que l'ouvrage de Marc Préjean nous fait découvrir en exposant toute la subtilité et l'omniprésence des processus qui créent et perpétuent les inégalités de pouvoir entre les hommes et les femmes. Préjean fait l'analyse de ces inégalités en se basant sur deux champs d'étude : la sociologie du corps, qui permet d'expliquer comment s'expriment corporellement les relations de pouvoir, et la proxémique, qui étudie l'espace interpersonnel utilisé par le corps.

Dans la première partie, l'auteur décrit comment les corps, les émotions et les différences entre les sexes sont élaborés socialement. Selon l'auteur, les actions du corps et les actions sur le corps (comme les mimiques, marques, habits, etc.) font en sorte que le corps « physique » et le corps « conceptuel » (image du corps) sont indissociables. Ainsi, le corps n'est pas seulement un objet biologique, mais « une réalité sociale globale ». Le corps est à la fois sujet et objet de ritualisation, c'est-à-dire qu'il subit l'influence sociale et il la crée puisque toute action passe par le corps. C'est pourquoi le corps devient un espace individuel et social où se jouent les rapports de pouvoir, et c'est pourquoi la distance utilisée par le corps (et d'autres communications non verbales du corps) se fait le reflet de ce rapport de pouvoir.

L'auteur démontre ensuite comment les émotions qui sont généralement vues comme étant d'origine physiologique, sont construites socialement. En effet, selon une convention culturelle, les individus effectuent un travail sur les émotions (essayer de les susciter ou de les supprimer) selon ce qui semble approprié à la situation. Il y a donc une position idéologique à la base de la « règle des émotions » (qui gouverne comment les gens essaient de ressentir), elle-même à l'origine de l'actuelle conduite des émotions. Comme certaines émotions sont associées au pouvoir (bien-être, satisfaction, etc.) et d'autres à la domination (peur, honte, etc.), la compréhension de la « règle des émotions » éclaire sur la production et la reproduction des inégalités de pouvoir.

L'auteur présente également le sexe, ou le « genre », comme une construction sociale. Le système sociopolitique crée des catégories de sexe (masculin et féminin) qui sont séparées selon une logique d'opposition, de complémentarité et de hiérarchie. Cette catégorisation des sexes se perpétue en tout lieu et en tout moment puisque le système qui sépare le « masculin » du « féminin » prend place dans les corps et les émotions des individus des deux sexes. Aux catégories culturellement constituées que sont le masculin et le féminin sont associés une série de caractères qui les distinguent et les opposent (par exemple, agressivité/douceur, puissance/impuissance). Quoiqu'ils soient abstraits, les caractères attribués à chaque sexe deviennent concrets par l'action des corps et sont ainsi acceptés par les individus comme étant naturels.

Les caractéristiques associées au sexe sont les éléments de base d'un *code des rapports de sexe*, d'après lequel sont organisées les relations de pouvoir entre les sexes. Ce code est créé et perpétué par le processus de socialisation

qui fait que les personnes classées dans la catégorie « homme » reçoivent un traitement différent, vivent une expérience différente et ressentent des émotions différentes des personnes classées dans la catégorie « femmes ». Selon l'auteur, la création de catégories « différentes » et « complémentaires » séparant les êtres humains a deux effets : en premier lieu, l'oppression de la classe des femmes et, en second lieu, la diminution des possibilités de toute personne, car l'expérience potentielle des hommes comme des femmes est réduite aux seules caractéristiques qui sont associées à leur catégorie. Ainsi, il y a lieu de s'interroger sur le concept même d'identité, puisque l'identité se crée sous l'influence des mécanismes de contrôle et de régulation des sexes qui tentent de rendre les individus conformes au modèle (idéal masculin ou féminin) de leur catégorie. Chaque individu possède une multitude de capacités et d'émotions potentielles, mais le travail de socialisation fait en sorte que certaines de ces capacités (selon le sexe) sont réprimées, alors que d'autres sont développées. L'identité réelle, spontanée, des individus reste donc inconnue.

À la fin de la première partie, nous apprenons que le code des rapports de sexe, les catégories qu'il crée et la logique de différenciation qui est à son origine doivent, pour être appliqués par les individus, prendre une forme concrète. Cette concrétisation s'effectue à l'aide des *modèles corporels émotifs*, auxquels les individus apprennent à se conformer. Le système sociopolitique fait entrer les normes sociales à l'intérieur de l'individu, par son corps, à l'aide des processus de ritualisation, de marquage et d'identification. Les personnes apprennent à paraître et à agir selon leur catégorie, et à s'identifier à celle-ci. Leur *hexis corporelle* (façon de se tenir, de parler, etc.) démontre leur appartenance à cette catégorie, ce qui fait que le système symbolique (caractères associés aux hommes et aux femmes) est exprimé par le corps. En agissant de façon conforme aux caractères propres à sa classe, la personne devient elle-même un modèle et perpétue cette logique de la différenciation.

La deuxième partie du livre illustre les modèles corporels émotifs tels qu'ils sont vécus et véhiculés par les hommes et les femmes dans la société occidentale actuelle. Le premier chapitre porte sur le modèle masculin. Nous y apprenons que les normes de la masculinité, que l'on peut nommer virilité, se basent sur trois valeurs : la puissance, le pouvoir et la possession. Dans tous les domaines, l'homme doit être « gagnant » et « performant », pour arriver, ultimement, à contrôler les autres. Et comme pour acquérir ce contrôle sur les autres, l'homme doit tout d'abord se maîtriser lui-même, il apprend à refouler toutes les émotions pouvant nuire à son pouvoir, comme la sensibilité, la peur ou la vulnérabilité. Le « vrai homme » devient donc « partiellement sourd et aveugle », c'est-à-dire qu'il n'écoute ni ne voit ce qui est relié aux émotions, chez lui comme chez les autres. Les seules émotions qui lui sont autorisées sont l'agressivité et parfois la colère, bien que dans certaines classes sociales, ces sentiments soient aussi perçus comme un manque de contrôle inacceptable.

Les vêtements portés par les hommes reflètent les normes et les valeurs associées à la masculinité. L'habit aux couleurs sombres, rehaussé de la seule cravate, est un uniforme que pratiquement tous les hommes de la société occidentale doivent porter. Si les jeunes peuvent se permettre certains écarts au strict code vestimentaire masculin, les « vrais hommes », ceux qui occupent une position de pouvoir dans la société, doivent s'y conformer. Le costume

masculin, outre la fait qu'il permet l'aisance de mouvements, camoufle le corps pour ne laisser paraître que la tête et les mains, qui sont les seuls organes importants selon le modèle masculin. La cravate a le double rôle symbolique de représentation phallique, par sa forme allongée, et de répression des émotions en serrant la gorge.

Selon la logique de différenciation et d'opposition, le modèle féminin, décrit dans le chapitre suivant, doit être à l'opposé du modèle masculin. La féminité est donc caractérisée par les valeurs associées à la procréation, à la sauvegarde de la vie humaine et à son entretien. La caractéristique principale du modèle féminin est le don de soi. Étant identifiée à la nature et au monde des animaux, la femme est remplie d'instincts, d'intuitions, mais elle a peu de contrôle sur elle-même. Contrairement à l'homme, chez qui les organes importants sont la tête et les mains, c'est le corps qui est important chez la femme, puisqu'il est le siège de ses deux principaux statuts, celui de mère et celui d'objet sexuel. Les normes vestimentaires féminines, caractérisées par la diversité, les couleurs voyantes et le dévoilement du corps sont le reflet de l'importance accordée au corps de la femme. Si les vêtements féminins nuisent souvent à la mobilité et à l'agilité de la personne, c'est pour accentuer les caractères associés à la faiblesse des femmes.

Les émotions traditionnellement attribuées aux femmes sont à l'inverse de celle des hommes, c'est-à-dire non refoulées, caractérisées par la douceur et la passivité. Cependant, depuis les transformations sociales des dernières décennies, le modèle féminin a acquis une multitude de nouveaux caractères, souvent en contradiction avec les caractères traditionnels. Ces nouveaux traits ne remplacent cependant pas les premiers, ils y sont simplement ajoutés. Ainsi, la nouvelle femme, ou la super-femme, reste séductrice et maternelle, mais elle doit également être active et performante.

Le troisième chapitre, qui porte sur les comportements non verbaux, nous fait réaliser que les gestes, postures et divers mouvements du corps font partie de ce qui perpétue les rapports inégaux de pouvoir entre les classes, que ce soit les classes associées au statut social, à la race ou au sexe des individus. Les mouvements à effectuer pour se conduire selon l'idéal féminin contribuent au sentiment d'infériorité de la femme qui les accomplit et à celui de supériorité de l'homme qui la regarde. Les femmes, tout comme les autres classes dominées, possèdent, en présence du dominant, un registre moins étendu de mouvements et occupent moins d'espace. Dans tous les comportements non verbaux, comme le regard ou le toucher, les hommes se comportent généralement en dominants, alors que les femmes gardent une attitude de soumission.

Dans le chapitre sur la normalisation de l'affectivité entre les sexes, Préjean indique que les inégalités de pouvoir entre les hommes et les femmes se reflètent également dans les émotions qu'ils et elles ressentent mutuellement. L'amour, comme tout sentiment, est un construit social que les hommes et les femmes apprennent à vivre différemment selon leur classe respective. Si l'amour selon l'idéal masculin est associé à de la possession, l'amour féminin est un don inconditionnel de la personne. L'amour est surtout valorisé chez les femmes, car les discours sur l'amour (le « mythe du prince charmant »), qui visent les femmes et non les hommes, tentent de mettre ce sentiment au centre de la vie des femmes et de les convaincre qu'il est le seul véritable bonheur. Comme la

dépendance affective de la femme envers l'homme est différente de la dépendance affective de l'homme envers la femme, l'amour devient le siège d'une inégalité de pouvoir entre les sexes.

Malgré les discours sur l'homme nouveau, force nous est d'admettre que les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes sont loin d'être égaux. À la solution généralement proposée au sexisme, qui est l'assimilation au modèle (masculin) dominant, l'auteur offre, dans son dernier chapitre, l'alternative suivante : que la société permette aux hommes et aux femmes de se définir tout d'abord comme des êtres humains, sans attacher de caractéristiques particulières à des classes de « sexe » créées artificiellement.

L'ouvrage de Préjean, qui se base sur une partie de la thèse de doctorat de l'auteur, est passionnant, mais certainement pas de tout repos, et ce, pour deux raisons. Tout d'abord, parce que la lecture, surtout la première partie, en est ardue. Mais surtout parce que Préjean nous fait réaliser à quel point les inégalités de pouvoir sont profondément ancrées dans notre culture, à l'intérieur même de ce que nous sommes et ressentons. La vision de Préjean et les exemples judicieux qu'il utilise pour l'illustrer nous font passer par toute une gamme d'émotions (socialement construites ou non !) en nous démontrant l'ampleur de la tâche qu'il reste à accomplir avant d'éliminer les inégalités entre les sexes. Et nous savons à quel point cela est important en cette ère de prétendu « post féminisme » où plusieurs s'imaginent que tout est acquis.

Catherine des Rivières-Pigeon
Étudiante de deuxième cycle
École de service social
Université Laval

Barbara Godard (dir.) : *Collaboration in the Feminine. Writings on Women and Culture from Tessera*. Toronto, Second Story Press, 1994, 312 p.

Tessera a vu le jour à la suite du colloque *Les mots et les femmes* tenu à Vancouver en 1983. Le périodique s'est défini, d'entrée de jeu, comme bilingue et pan canadien avec pour objectif premier de constituer une communauté de femmes de lettres, d'ouvrir un espace où écrivaines, poètes, artistes des arts visuels pourraient, en toute liberté, échanger idées et images. Il devenait en effet impératif de diffuser les écrits et la théorie au féminin, de promouvoir une « poétique » féministe à un moment où, faut-il le rappeler, la critique féministe s'intéressait principalement à la question de l'image de la femme dans la littérature. Sans jamais nier la portée de cette dimension de la critique littéraire, le comité de rédaction de *Tessera* croyait néanmoins urgent de la dépasser. Le texte littéraire entendu comme reflet social et transcription d'une réalité préétablie ne peut que figer la femme comme objet d'étude unidimensionnel et aphone. *Tessera* souhaitait plutôt lier les femmes entre elles en tant que sujets parlants tout en préservant leur droit à la différence : il ne saurait y avoir dans ce contexte de catégorie FEMME subsumant toutes les autres (classe sociale, nationalité, race). Les textes publiés par *Tessera* devaient ainsi constituer un défi lancé à la question de la représentation par un travail constant sur la langue comprise